

AVANT PROPOS

Le lecteur averti ne manquera pas de remarquer que RÉCIT 2 ne constitue pas simplement une prolongation de RÉCIT 1. Il constatera à l'usage que ces deux numéros s'organisent à partir de socles théoriques différents : RÉCIT 1 réfère volontiers à la sémiotique narrative en convoquant les travaux de Propp, Brémond, Larivaille, Greimas..., RÉCIT 2 en appelle plus fréquemment aux élaborations théoriques émanant de la critique littéraire, essentiellement représentée par Ricardou et Genette. Aussi la relation de RÉCIT 1 à RÉCIT 2 est plutôt de l'ordre de la complémentarité que de celui de la répétition.

Complémentarité ne signifie nullement exhaustivité. Les deux numéros ne ferment pas la question du récit, au contraire, ils l'ouvrent. L'intense effort accompli par les chercheurs, visant à se donner un objet construit susceptible d'être scientifiquement appréhendé, débouche sur la définition d'objets tout à la fois aisément dissociables (étude des structures narratives / des relations narration-fiction...) et intimement liés, tous recouverts malencontreusement par la même dénomination de Récit.

Les points de vue de Greimas analysant des faits performanciels ou des états compétenciels, explorant la circulation des objets de valeur ne rencontrent guère ceux de Genette s'interrogeant sur l'organisation linéaire du signifiant linguistique, la vitesse d'un récit écrit ou la perturbation d'un système temporel. La TABLE RONDE qui clôt ce numéro est à nos yeux symptomatique de la difficulté qu'il y a à articuler ces différents savoirs et son caractère relativement informel s'explique par le chevauchement, difficilement évitable, d'interrogations émanant d'une région de connaissances et portant sur une autre. Pourtant, « quelque part », ces réflexions, qui peuvent apparaître disjointes sont intimement liées et également indispensables. Il nous semble en effet tout à fait pertinent d'accumuler dans deux numéros portant sur un même thème des problématiques d'approches diverses. Notre but, faut-il le rappeler, est celui de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Nous n'avons pas été guidés par une quelconque forme d'éclectisme dont la prétention serait de recouvrir « toutes » les « lectures » possibles du « récit », mais par le souci d'une autre rigueur, perceptible au niveau

*pédagogique. Si, pour le maître, il est considéré comme essentiel de promouvoir une lecture à fonction critique démystificatrice, il lui incombe alors d'aller puiser dans les théories en voie de constitution telle ou telle procédure, telle ou telle démarche dont le rendement lui semble pour tel objet d'étude, pour tel niveau de classe, le plus approprié. Prenons un exemple : si une méthodologie de type greimasienne permet de débusquer, au moyen d'une analyse fine des contenus, un certain plan idéologique (voir l'étude du **Merle Blanc**, celle d'**Arsène Lupin**... n° 11/12), une étude centrée sur le jeu de surface des formes de la narration peut montrer en quoi la forme de l'expression est aussi, et cela indépendamment des problèmes de contenus, significative d'une inscription idéologique (voir les études de Abastado, Maldidier/Robin, Janot...).*

A partir de cette pertinence pédagogique, notre prise en compte des formes dominantes de l'environnement culturel des élèves (presse, médias, science-fiction...) est à comprendre non pas comme un recul démagogique, une position de repli, mais comme une attitude offensive consistant à donner au lecteur, constamment interpellé, des instruments critiques opératoires et efficaces.